

## CONCOURS POUR L'EMPLOI DE RÉFÉRENDAIRE AU CONSEIL D'ÉTAT

Les peu nombreux clients de *l'Ermitage* exilés là-haut au sommet de la montagne entendaient depuis un moment la grosse voix de Natale, l'ânier, le long de la pente raide au-dessous du maquis.

— *Sci... brrr! Sci... brrr!*

Dans la chaleur étouffante et la pesante oisiveté, entre la stridence lointaine, continuelle des cigales et le cri-cri aigu des grillons tout proches, ils se mettaient de temps en temps aux fenêtres de l'ex-couvent transformé en hôtel depuis quelques années, anxieux de savoir si ce tordu de Natale leur amenait un nouveau compagnon d'infortune ou un visiteur de passage.

A vrai dire, le couvent était resté tel quel avec ses minuscules cellules garnies d'un lit si étroit qu'on ne s'y retournait qu'avec peine, d'une petite table rustique, d'un lavabo et de trois ou quatre chaises pailées; tel quel avec son réfectoire, ses couloirs longs et sombres, tout retentissants d'échos, ses escaliers gris et usés et la chapelle adjacente, aujourd'hui toujours fermée.

Les clients, les premiers jours, supportaient cette absence de confort grâce à l'étrange saveur de la vie claustrale; puis ils tombaient dans l'ennui sans pourtant vouloir le reconnaître, disant à M. Lanzi qui avait eu la singulière idée d'assumer l'entreprise de ce prétendu hôtel, là-haut et qui chaque année pour l'année suivante promettait un nouvel hôtel tout neuf, du gendre suisse, avec un funiculaire :

— Mais bien sûr, disaient-ils donc. Que diable ! Un vrai péché ! C'est un lieu de rêve pour les vacances !

— Sauf que, répondait M. Lanzi, soupirant et se grattant la tête, sauf que quand j'y aurai laissé ma peau en leur offrant tout le confort, comme sur le Monte Generoso ou sur le Pilate, ces messieurs diront que c'est trop cher et ne viendront pas. Ou bien ils penseront : « Autant aller en Suisse. Cela fait mieux ! » Et *pilatisé*, c'est moi qui le resterai avec tout mon confort et un nez long comme ça.

Il n'y aurait donc jamais d'hôtel suisse là-haut ?

Mais oui, l'année prochaine, très certainement.

Pour distraire ses clients, M. Lanzi leur montrait l'emplacement exact où s'élèverait le nouveau bâtiment, il le décrivait dans ses moindres détails, il le donnait à voir, là, comme s'il eût déjà existé — quelle splendeur ! —, il discutait, acceptait les suggestions pleines de bon sens de celui-ci ou celui-là, puis il parlait des études déjà achevées pour la construction du funiculaire. Tout était prêt. Pour octobre prochain.

Bravo, bravo, monsieur Lanzi. Une vraie indécence, ce Natale, avec ses bourricots fourbus !

— *Sci... brrr! Sci... brrr!*

La voix de Natale s'entendait maintenant de plus en plus proche au-dessous du maquis.

M. Lanzi, l'ex-député Quagliora, chauve et de la taille d'un tonnelet, le jeune professeur de lycée Tancredi Picinelli, rouge de poil, maigre, couvert de taches de rousseur, personnage on ne peut plus accompli, s'avancèrent sur l'esplanade devant le couvent. Aux fenêtres des cellules ils trouvèrent accoudés les quatre autres clients en attente : la blonde Mme Ardelli dont le mari (homme comme il faut, s'il en fut, tout à fait même comme il faut) montait chaque samedi soir de la ville voisine où il était fonctionnaire avec déjà rang de chevalier ; Me Mesciardi qui faisait la cour à cette dame, Quagliolino, le fils du député, qui essayait également de se mettre sur les rangs et se ruinait la santé en minable collégien qu'il était ; enfin le petit prêtre don Vinè qui fuyait la tentation.

L'âne parut le premier et tomba ; il s'abandonna désespérément,

les oreilles pendantes, les yeux clos, à bout de souffle et soufflant de colère comme pour dire que réellement il n'en pouvait plus. Survint là-dessus Natale hors de lui, une furie d'enfer, brandissant son gourdin :

— Debout, cochon, debout !

Pourquoi semble-t-il qu'un âne devrait s'offenser quand on le traite de cochon ? Eh bien non. Natale le comprit peut-être et se mit alors en plus à lui administrer une volée de coups de gourdin. Mais l'âne — vas-y, tape donc ! — comme si cela ne le concernait pas. Il essaya tout juste de lever à demi une oreille pelée, comme pour écouter d'où cela venait.

Bon troisième, reniflant et furibard, apparut le nouveau venu Me Pompeo Lagumina : un géant myope enragé contre ses lorgnons qui ne tenaient plus sur son nez en sueur. Les larges ailes de son chapeau de toile blanc s'étaient avachies et collaient à sa grosse face tant il avait transpiré. Il se rua sur l'âne en criant du côté de Natale qui rentra la tête entre les épaules :

— C'est moi, gredin, qui vais te le porter, cet âne, comme Morgant le cheval de l'abbaye !

Il essaya en effet de charger l'âne sur ses épaules au milieu des éclats de rire.

— Mais puisque c'était une montagne ! gémit l'ânier pour se justifier.

— C'est à pied que je l'ai gravie ! cria en se redressant Pompeo Lagumina. Cet âne plus âne que toi ne tient plus sur ses pattes.

— Avec cette caisse pleine de plomb..., grogna alors Natale.

— Pleine de science, animal ! Ce sont des livres, s'enflamma Pompeo Lagumina saisissant Natale par les épaules et le secouant d'importance.

— Voilà pourquoi l'âne ne les porte pas, observa placidement l'ex-député Quagliola, tandis que Lagumina hors de lui disait à Natale :

— Je ne te paie pas. Tu n'auras pas le moindre pourboire.

M. Lanzi s'interposa, débordant de courtoisie :

— Faites ce que vous voulez, monsieur, mais ne restez pas là, je vous en prie. Vous êtes tout en sueur, vous pourriez prendre mal.

— Merci. Il n'y a pas de danger, répondit Lagumina en bombant son puissant torse. Vous êtes l'hôtelier ?

— Pour vous servir.

— Très aimable, merci. Donc, écoutez-moi : l'âne, je ne l'ai pas touché. J'ai essayé de grimper dessus, mes pieds traînaient par terre et à un certain moment, il a cédé sous moi.

— Il lui a brisé les reins, se reprit à maugréer Natale.

— Je te tue ! tonna Pompeo Lagumina en se retournant, terrible, et brandissant le poing. Pas un mot de plus !

A sa fenêtre Mme Ardelli ne put se retenir de pouffer de rire. Irrité, Lagumina leva la tête ; mais voyant que ce rire venait d'une dame, il essaya de décoller de son crâne suant le chapeau de toile, souriant lui aussi comme un brave poupon.

— N'en parlons plus ! Vous lui accordez grâce, vous, madame ? Mais Mme Ardelli s'était déjà éclipsée.

— Je suis venu ici tout spécialement pour étudier, reprit Lagumina, se tournant vers l'hôtelier et tout à coup très sérieux, presque sombre. J'aurais besoin d'une chambre à part.

— Ah, il n'y a ici que des cellules de moine, dit M. Lanzi, faites tout exprès pour l'étude et la méditation, monsieur. Venez voir.

Lagumina salua la compagnie en s'inclinant profondément.

— Messieurs ! et il suivit Lanzi, le menton haut, d'un pas de grenadier.

L'ex-député Quagliola et le professeur Picinelli levèrent la tête vers ceux qui avaient joui de la scène de leur fenêtre. Mesciardi se frotta les mains comme pour dire : Chouette, on va s'amuser ! Et Quagliolino demanda :

— Du plomb, Natale ? Tu as raison.

— Il m'a massacré mon âne, ce maudit ! jura celui-ci, suant à grosses gouttes pour dénouer des doigts et des dents la corde qui maintenait la charge sur le bât.

En y mettant toutes les formes, Picinelli essaya d'engager l'âne à se relever. Mais la pauvre bête qui ne connaissait que le langage du bâton dressa et rabattit aussitôt les oreilles à ces douces exhortations, fermant les yeux et pensant de toute évidence : *ce n'est pas à moi que cela s'adresse..*

Peu après, le soleil étant couché, les clients de *l'Ermitage* se préparaient au repas du soir sous les arbres du sommet, côté levant.

Tout rafraîchi par d'abondantes ablutions, Pompeo Lagumina, béat et le sourire planté dans sa large face de géant pacifique, vint prendre sa place entre le professeur Picinelli et les deux Quagliola. Il portait sous le bras un gros bouquin relié.

— Eh..., soupira-t-il, fermant les yeux et posant le livre sur la table. Je n'ai vraiment pas une minute à perdre.

Chacun des clients avait sa propre table : seuls les deux Quagliola mangeaient ensemble. Me Mesciardi tendit l'oreille pour écouter ce que disait le nouveau venu : il aurait bien voulu s'amuser un brin lui aussi, mais il ne voulait pas quitter sa place à côté de Mme Ardelli. Il eut une inspiration : tirant de son portefeuille une carte de visite, il alla se présenter à Lagumina.

— Puisque vous voici moine avec nous...

— Très juste ! Je vous suis bien obligé, s'exclama Lagumina. Il se leva et avec beaucoup de courtoisie distribua sa propre carte à la ronde.

— Je suis le plus ancien, dit Quagliola, mais en considération de votre stature mieux vaudra, maître Lagumina, que je vous cède le priorat de notre couvent.

— J'accepterais bien volontiers, répondit tristement Lagumina, et je saurais, n'en doutez pas, instituer (avec l'agrément de notre don Vinè) un nouvel ordre des plus soignés de joyeux ermites jouisseurs : une bande de bons vivants. Mais je ne le peux vraiment pas : les minutes me sont comptées. J'ai un concours très difficile à préparer : celui de référendaire au Conseil d'Etat.

— Pas moins que ça ! s'exclama Mesciardi.

— Hélas, comment faire ? soupira Lagumina. Pour moi, c'est vital ! Si je ne réussissais pas... Allons, allons, je ne veux même pas considérer cette hypothèse. Mais je n'ai qu'un mois devant moi. Quand j'y pense, le cœur me manque.

Pas l'appétit cependant, à dire la vérité. Il dévorait. Sans y prendre garde, tout en parlant du concours, il fit descendre un plat de riz proprement dans le gouffre de son estomac. Au point que lorsque

sa fourchette farfouillant dans le plat ne trouva plus rien, il fit du regard le tour des convives puis l'arrêta sur le serveur :

— Si je ne me trompe, cela m'a paru bon. Allons-nous faire un doublé? Apportez-m'en un autre. Eh, c'est l'air de la montagne! Dommage que je ne puisse pas en jouir. Mais je... je... mais je puise, oui voilà je puise un véritable réconfort dans l'idée qu'étudier a toujours été ma passion.

— De même que le riz, dirais-je, observa doucement Quagliola, tourné vers Picinelli.

Et aussi, il faut le dire, les côtelettes, le poulet, la salade et ainsi de suite. Maigrelet et de petit appétit, don Vinè en resta proprement effaré.

Et le livre? Un peu de patience. Sortons d'abord de table.

— Ce séjour est un enchantement! s'écria-t-il en se levant avec les autres et en se prenant le ventre à deux mains, satisfait et repu. Et maintenant, si on se mettait un peu au frais? C'est tout à fait nécessaire.

Il alla s'étendre plus loin au pied d'un hêtre.

«Aujourd'hui, c'est samedi... Je viens d'arriver, se mit-il à penser, béat, en allumant un cigare. Demain, ce sera dimanche... Mieux vaut commencer lundi pour m'accoutumer d'abord, au moins un peu, et m'ôter toute curiosité des lieux.»

Et il regardait tout là-bas au fond, azurée et légère dans l'éloignement, la chaîne des Apennins.

«Epine dorsale de notre patrie!»

Et voilà : de belles idées, comme ça en pleine oisiveté, sans y penser, il lui en venait de temps en temps, et aussi de solides images. Allons, allons, on en sortira vainqueur de cette terrible épreuve. Il n'était pas stupide, que diable! «*Les Apennins, épine dorsale de notre patrie!*» Qui sait si quelqu'un l'avait déjà dit avant lui.

Sa tête contre le tronc de l'arbre n'était pas bien posée : il se laissa glisser plus bas et l'appuya contre le livre. Un instant plus tard, il ronflait sous le regard contemplatif des autres pensionnaires accourus sur la pointe des pieds à l'appel du terrible Quagliolino.

— Silence! il étudie..., dit enfin Quagliola père, un doigt sur

les lèvres. Ne le dérangeons pas. Le voici déjà entré au Conseil d'Etat.

Mais ils ne le laissèrent pas longtemps tranquille. Chaque samedi soir, la colonie de *l'Ermitage* faisait bruyamment fête au chevalier Ardelli arrivant de la ville. Les rires, les chants réveillèrent Lagumina en sursaut et comme les examens avaient hanté son sommeil et qu'il avait eu peur, vite il retira le livre de derrière sa tête pour se mettre à lire, les yeux rouges et gonflés à cause de la sieste interrompue. Ces fainéants lui tombèrent alors dessus portant en triomphe sur l'âne le chevalier Ardelli qui par la taille rivalisait avec Quagliola mais possédait pour compenser une tête de Goliath.

— Voici la nouveauté, s'écria Mesciardi, montrant Lagumina du doigt. Nous vous présentons notre père prier.

Lagumina se leva en souriant :

— J'ai dit que je ne pouvais accepter. Vous me voyez ? Je suis ici à me casser la tête. Mon Dieu, déjà la nuit ? En lisant, je ne m'en étais pas aperçu.

— Vous y perdrez la vue, c'est moi qui vous le dis, s'exclama Quagliola avec un très grand sérieux.

Dimanche.

Oui vraiment il s'était juré de ne perdre ni un jour ni même une minute. Mais n'avait-il pas fixé la veille qu'il ne commencerait que le lundi ? Pour s'accoutumer un peu à la montagne, c'est bien cela. Et puis, il était déjà trop tard.

— Neuf heures !

Dieu du ciel, quelle pioncée ! Demain lundi, diane à cinq heures !

Il se leva, s'habilla, se fourra un autre bouquin sous le bras et descendit sur l'esplanade.

Que de monde ! Dames et demoiselles venues des villages voisins sur des petits ânes avec entrain. Du côté du levant entre deux arbres, l'escarpolette : d'autres jeunes filles y montaient à tour de rôle avec de petits cris de joyeux effroi à chaque poussée un peu trop forte des garçons auxquels, faisant semblant de ne pas y prendre garde, de ne pas y penser, elles laissaient admirer en cours d'envo-

lée les beaux mollets serrés dans les bas de couleur à jours et même...

Fronçant les sourcils, Pompeo Lagumina détourna les yeux de ce spectacle. Ah les femmes, son devoir lui dictait de ne plus les regarder. Il en avait une dans le cœur et restons-en là. Lorsqu'un homme sérieux a pris un engagement, qu'il soit près ou loin, peu importe, il doit le respecter, fidèle aussi par la pensée. Allons-nous-en ! Un attendrissement lui vint en songeant à sa Sandra, à sa modeste petite Sandra qui se consumait d'amour depuis deux ans dans l'attente du mariage et luttait contre sa mère revêche qui lui plantait sans cesse devant les pieds un cousin riche, ce niais de Mimmino Orrei à qui Sandrina n'épargnait ni les impolitesse ni les railleries. Pauvre Sandrina ! Mais que pouvait-il y faire ? Le cœur, oui, il l'avait large comme la mer. Pour ce qui est du cœur, un Crésus ; pour ce qui est des sous... — Hé, plutôt Diogène, oui, Diogène quand il en arrive même à jeter son écuelle pour boire dans le creux de ses mains. Quoique à vrai dire ce Diogène ne convînt guère dans ce cas. Ce qui lui serait allé comme un gant — ah ça vraiment ! — c'est l'entrée au Conseil d'Etat. Chiche qu'alors la mère consentirait au mariage ! Mais comment étudier, comment se préparer au concours là, en ville, après tant d'heures passées au ministère de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce avec l'envie folle de courir chez sa fiancée ? Impossible ! Il fallait prendre un mois de congé, s'en aller au loin dans un endroit solitaire. Il fallait aussi de quoi se payer cela.

C'est miracle si en pensant à ce que Sandrina avait su faire pour lui Pompeo Lagumina ne sentit pas un flot de larmes lui jaillir des yeux, là, en présence de tant de gens. En secret et l'on devine à quel prix elle avait mis de côté les mille lires qu'elle l'avait forcé d'accepter pour l'envoyer étudier loin d'elle. Et maintenant tout dépendait de cet examen.

Vite Pompeo Lagumina ouvrit le livre.

— Même ici ? Au milieu de tout ce bruit ? vint lui dire Me Mesciardi qui pour faire enrager Mme Ardelli tout entière, ce jour-là, à la dévotion de son mari regardait les jambes des demoiselles sur l'escarpolette.



— Vous avez raison, soupira Lagumina. Ici, ce n'est pas possible! Aujourd'hui notre couvent est envahi par les démons.

Il rit. (Bon. Encore une belle phrase de saveur bien classique! C'était sa spécialité. Cela lui venait comme ça, par éclairs, spontanément.) Il se leva, eut l'idée de s'enfoncer dans le maquis qui recouvrait, sur la pente raide, toute la montagne.

Quelle beauté! Quelle ombre! Quelle fraîcheur!

— *Aïe, aïe, aïe...*

Bagatelle. Les quatre fers en l'air. Diable, il fallait faire attention avec toute cette épaisseur de feuilles par terre, un tapis vraiment glissant. Il s'était fait un peu mal au coccyx. Et le livre? Voyez-vous ça? Il avait dégringolé jusqu'à ce tronc là en bas.

Lagumina n'eut plus le courage de faire un pas : il se tenait accroché à un buisson et essayait d'allonger le pied... hop... jusqu'à ce tronc... Mais le nez, non, qu'avait-il à y voir? Encore heureux que par miracle il n'ait pas cassé son lorgnon en arrivant contre ce tronc. Allons-y plus prudemment... Y aller ainsi, d'envolée en envolée, ne manquait pas d'agrément. Encore une, et puis une autre... De plus en plus bas, de tronc en tronc, il se retrouva presque au pied de la montagne.

— Bravo Pompeo! Et maintenant j'aimerais te voir remonter!

Et le livre? Figurez-vous, il l'avait oublié par terre, là-haut... Et comment le retrouver à présent? Au milieu de cette forêt?

— Si je ne le retrouve pas, je suis perdu! Remontons, remontons...

Par bonheur il mit la main dessus au bout d'environ trois heures d'angoisse, ouvert là parmi les feuilles mortes au pied du tronc, avec le signe qui sautait aux yeux qu'un petit oiseau s'était posé dessus pour lire, pour étudier à sa place et digérer à toute vitesse toutes les connaissances acquises en un clin d'œil.

— Oh, le petit cochon!

Il regagna enfin le haut de la montagne, le visage en feu, éreinté, débraillé, nageant dans une mer de sueur et habité par un formidable appétit.

Lundi.

Avant tout, disposer les livres. Il était cinq heures juste : l'heure fixée. Tout content, Pompeo Lagumina se frotta les mains un petit coup.

Mais la table... heu, trop étroite pour tous ces gros bouquins : il les voulait tous sous ses yeux, à portée de la main, impossible d'introduire une table plus grande dans la cellule. Comment faire ? Une inspiration ! Se débrouiller avec ce qu'on a. La caisse sur deux chaises à côté de la table. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Et, plein de zèle, il se mit à disposer les livres par matières, puis il prépara le papier pour les notes, tailla son crayon noir et ensuite le rouge et le bleu pour de certains signes à lui (expédients mnémotechniques !) et finalement il s'assit pour entreprendre la grande préparation.

— Maître Lagumina ! Maître Lagumina !

Voilà notre bande de fainéants.

Pompeo Lagumina souffla de colère, les poings rageusement levés en l'air. Il les laisserait s'égosiller. Que diable, on ne pouvait être plus importun ! Ils le savaient bien que ce n'était pas pour s'amuser qu'il était monté ici.

— Père Lagumina !

— Père prieur !

Voilà le prieur à la rescousse ! Cependant, s'il ne répondait pas, qui sait pendant combien de temps on continuerait à l'appeler ; de plus, on pourrait le croire encore au lit.

Il se mit à la fenêtre.

— Messieurs, je vous demanderai de cesser. J'étudie depuis ce matin à cinq heures. Vous le savez.

— Je ne sais rien, cria M. Ardelli en montant sur l'âne. Je retourne en ville et je veux que la communauté entière m'accompagne jusqu'à la sortie du maquis.

— Impossible, je m'excuse, répondit Lagumina. Vous jouissez déjà d'une si belle compagnie. Laissez-moi travailler.

— Je n'entendrai pas raison, répondit Ardelli. Je ne peux renoncer au prieur.

— Mais le prieur, c'est notre distingué Quagliola.

— Alors moi, en tant que prier, dit celui-ci, je vous ordonne de descendre pour accompagner notre frère quêteur.

— Très bien ! Très bien ! approuvèrent les autres.

Mesciardi ajouta :

— Allons, maître Lagumina. Pensez qu'une petite promenade matinale ne peut faire que du bien au cerveau. Cela clarifie les idées.

— Voilà qui est vrai, consentit à reconnaître Lagumina par politesse et également, ma foi oui, parce que indubitablement une petite promenade...

Que ne l'eût-il jamais dit !

— Descendez donc ! Descendez donc ! crièrent en chœur ces faïnésants. Comment continuer à refuser ? Il quitta la fenêtre, souffla encore de colère et descendit.

— Sans perdre de temps, je vous en prie, demanda-t-il d'avance.

— Le temps de descendre et de remonter, lui répondit-on.

Mais à la descente comme à la montée on le fit tellement parler de son concours si difficile qu'on ne se retrouva au sommet de la montagne qu'à l'heure du déjeuner.

Pompeo Lagumina s'en montra inconsolable. Il affirmait ne rien vouloir manger.

— Toute une matinée de perdue !

— Laissez cela ! Qu'est-ce qu'on peut y faire maintenant ? lui dit Mesciardi. Patience ! Vous étudierez plus tard.

— Mais c'est le matin, vous le savez bien, qu'on étudie le mieux, cria Lagumina, irrité. Laissez-moi partir, ne me retenez pas...

— Si vous ne vous nourrissez pas, observa avec son habituel et flegmatique grand sérieux Quagliola, vous ne pourrez, c'est moi qui vous le dis, résister à une telle fatigue. N'est-ce pas, madame Ardelli ?

— Mais monsieur l'avocat mangera, conclut-elle. Vous voudrez bien nous excuser si nous n'avons pas pu nous passer de votre gracieuse compagnie...

— Ah, que dites-vous, madame ? s'exclama Lagumina avec une subite émotion. Mais je serais au comble du bonheur... si je ne me trouvais pas plongé dans ces soucis...

— Nous vous promettons, reprit Mme Ardelli, que nous ne vous

dérangerons plus. D'accord ? Et maintenant mangez : faites-moi ce plaisir.

C'est ainsi que ce matin-là, juste pour faire plaisir à cette si charmante femme qui l'en avait prié avec tant d'insistance, Pompeo Lagumina mangea. En mangeant, en bavardant il oublia et sa colère et son mécontentement. Il put faire honneur à son appétit au point que ce n'est pas sans peine qu'il réussit à se lever de table à la fin du repas. Mais cette fois, aucune rémission : au travail !

— Ces messieurs s'en vont dormir ? Moi je retourne à mes livres. Reposez-vous bien !

Il monta à sa cellule et vraiment se mit à étudier, armé de toute sa bonne volonté. Il sentait en lui, et surtout sur les paupières, l'ennemi envahisseur : le sommeil. De toutes ses forces il entendait lui résister, mais en mobilisant ainsi, dans cet effort, toute son attention, il lisait sans comprendre. Il s'agita nerveusement sur sa chaise et reprit sa lecture à la première ligne. Or maintenant, concentrant au contraire toute son attention sur le livre, il relâchait par conséquent l'effort de résistance au sommeil. C'est ainsi que petit à petit il fut envahi par l'ennemi sans en avoir pris conscience : ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes. A un hochement de tête plus accentué, il se réveilla, hébété. Il regarda autour de lui : le lit était là. Allons bon, inutile d'insister ! S'accorder après toutes ces nourritures, avec toute cette chaleur une petite heure de sommeil — juste une petite heure ! — était une nécessité absolue.

Il se réveilla qu'on en était déjà presque au soir.

— Mon Dieu, quel air sombre ! lui cria Quagliola d'en bas, le voyant à sa fenêtre. J'ai compris. Vous voulez vraiment y laisser votre peau.

— Eh oui, en effet, grogna Lagumina, se passant une main sur le front et sur les yeux comme si réellement il avait étudié jusqu'alors, moins pour le faire croire aux autres que poussé par un besoin anxieux de le croire lui-même.

— Descendez, nous avons déjà dîné.

— Non, peut-être plus tard, répondit Lagumina. Il faut que j'écrive une lettre.

Et il écrivit à sa chère Sandra qu'il était tout seul ici en haut avec pour seule compagnie un gros chien que les anciens moines n'avaient pas pu décider à quitter le vieux couvent ; que là-haut, dans cette solitude alpestre, il souffrait du froid, d'un froid également intérieur, à l'âme, en se sentant si loin d'elle, et que pour se consoler il étudiait sans jamais s'interrompre, fût-ce durant le frugal repas qu'un gamin lui apportait chaque matin du hameau voisin, ici, dans l'antique et désert réfectoire des frères, pendant qu'au-dehors le vent hurlait, secouant les arbres séculaires du sommet, et le gros chien attentif l'observait avec de grands yeux si bons, pleins de silence...

Pompeo Lagumina s'attendrit jusqu'aux larmes en relisant cette lettre pathétique, aux mensonges débordants de sincérité puisqu'il aurait de si grand cœur, si ardemment désiré que tout ce qu'il avait écrit fût vrai. Peu après, sombre, mal fagoté, la gorge nouée, il descendit pour le repas du soir.

Mardi.

A cause de l'horreur que la vue de son lit lui inspirait après la trahison de la veille, Pompeo Lagumina décida, le mardi matin, de se rendre dans le maquis pour étudier. A l'ombre, tranquillement. Avec le second avantage que personne ne le dérangerait.

Il choisit le livre à emporter, prit son cahier de notes et en avant ! Il venait de pénétrer dans le maquis quand un cri étouffé le fit sursauter. Le visage en feu et les yeux brillants, Quagliolino s'était retourné d'un coup le ventre contre terre et le regardait, dans l'attente et souriant.

Lagumina lui rendit son sourire et demanda, féroce :

— Je vous ai dérangé ?

— Non, pas du tout, répondit le jeune garçon, baissant les yeux.

Puis il ajouta :

— Vous avez vu... là plus loin.

— Vu quoi ? Non, soyez tranquille, je n'ai rien vu.

— Je vous demande si vous avez vu, là plus loin, le beau spectacle dans le maquis que certains messieurs nous offrent.

— Ah ! Et qui donc ?

— Hum... Allez-y voir... là plus loin.

Il lui indiqua un endroit dans le maquis. Vivement intrigué, il se dirigea de ce côté. Au bout d'un moment, Quagliolino le rejoignit.

— Faites doucement... sur la pointe des pieds... Je ne sais pas s'ils sont encore là.

— Mais qui est-ce ? demanda encore Lagumina.

— Comment ? Vous n'avez pas encore compris ? Mesciardi et Mme Ardelli.

Pompeo Lagumina ouvrit des yeux ronds.

— Vous parlez sérieusement ? Ils en sont à ce point ?

Quagliolino soupira, la mine sévère, faisant signe que oui en hochant la tête.

— Et ce pauvre chevalier ! reprit Lagumina. C'est pour cela qu'ils l'ont tant fêté hier.

— Mais ça se passe tous les jours ! lança Quagliolino pour mieux l'accrocher.

— Eh, que voulez-vous ! s'exclama Lagumina avec un gros soupir. La tentation du lieu ! L'endroit est traître. L'oisiveté, la saison... L'homme, *hic et haec*, est une bête, vous savez ? Un vil animal... Il cède, il cède... Il n'y a pas de bonne volonté qui tienne... Regardez-moi ! J'étais venu ici tout exprès pour étudier. Avec cette histoire vous m'avez déjà complètement déboussolé... C'est horrible, non pas tellement, voyez-vous, cette trahison qu'il nous est donné de découvrir qu'en général la vérification de notre commune misère humaine, de la faiblesse de notre nature à la merci du hasard, des circonstances favorables à la germination du mal jusqu'en toutes ses gradations, du plus petit manquement au délit le plus monstrueux. Ah, invincible est le mal en nous, invincible !

Il continua sur ce ton à n'en plus finir, tout ébloui des clartés de son propre discours et comme enivré de sa propre voix, heureux, élevé au comble de la béatitude par les idées aussi profondes qu'originales qui ainsi, tellement facilement, lui jaillissaient du cerveau et rendaient idiot ce pauvre Quagliolino, persuadé de ne pas mériter cela.

Quand il put émerger de son état d'abrutissement, ce pauvre garçon demanda :

— Est-ce qu'on essaye de les dénicher ?

Pompeo Lagumina ne savait plus de qui on parlait ; il souhaitait repenser à ce qu'il venait de dire mais n'y parvenait pas. O désespoir ! C'est bien comme cela qu'était son intelligence : tout par éclairs. Il était capable à certains moments de rester comme une buse devant un gamin ; et à d'autres moments d'étourdir le monde.

— On y va ?

— Eh bien oui, allons-y.

Ils rôdèrent plusieurs heures dans le maquis comme de fins limiers, s'arrêtant de temps en temps, pleins d'attente et anxieux au moindre bruit, à la chute d'une feuille morte au loin. Occupé à cette recherche, Pompeo Lagumina se sentait animé d'un esprit héroïque comme s'il eût assumé le devoir de sauver l'humanité d'une grande infamie.

— Pauvre chevalier !

Mais il eut beau chercher, impossible de mettre la main sur les coupables. Et c'est ainsi que ce matin-là encore l'heure du déjeuner arriva sans que Pompeo Lagumina eût ouvert son livre.

Mercredi, jeudi, vendredi...

A mesure que les jours passaient toujours vides, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, la honte et le remords d'une part, les transes de l'angoisse d'autre part devant l'imminence des examens croissaient dans l'âme de Pompeo Lagumina et certains jours il le ressentait d'une manière si forte et torturante qu'il lui devenait insupportable de demeurer seul dans sa cellule. Il se voyait vraiment contraint à fuir pour bavarder avec quelqu'un et se distraire. La vue de tous ces livres dont au moins une bonne partie aurait dû être déjà lue lui était intolérable. Toute cette énorme matière de science politique, juridique, administrative s'accumulait, s'élevait devant ses yeux comme une montagne infranchissable qui lui coupait le souffle. Et alors il s'échappait, désespéré, il apparaissait sur l'esplanade où, à l'ombre des arbres, les autres

plongés dans la béatitude se tournaient les pouces en se racontant des sonnettes.

— Une bouffée d'air ! Mes tempes éclatent. J'en ai la tête qui fume.

Tantôt il se mettait à parler avec passion pour s'étourdir, tantôt il restait muet, renfrogné et peu après il se sauvait, remontait là-haut pour étudier, s'exhortant à ne pas perdre courage ; il rouvrait les livres, reprenait sa lecture. Au bout de quelques pages, tombant sur la première difficulté, il se sentait plus découragé que jamais et de nouveau la nervosité l'assaillait, comme un chatouillement irritant à l'estomac, une angoisse rageuse qui le rendait cruel, féroce envers lui-même. Il se serait giflé, griffé le visage ; il se lamentait les coudes sur la table, sa grosse tête entre les mains tenant serrées des poignées de cheveux.

— Le pauvre, est-ce sa faute, disait Quagliola à ses compagnons sur l'esplanade après s'être assuré que son fils n'était pas là à l'écouter, est-ce sa faute si la nature l'a doté d'un corps si exigeant qui veut manger et dormir et qui lorsqu'il a mangé, le monde s'écroulerait-il, n'enregistre plus une bribe de savoir. Il ferme les yeux et bonne nuit ! Les tenir ouverts en se forçant ? Quand on ne peut pas, on ne peut pas.

Et par amour du prochain, il se rendait en compagnie sous les fenêtres de Lagumina et il l'appelait pour qu'il pût les rendre responsables du temps perdu et pour lui offrir ainsi le prétexte de se soustraire sans remords à son martyre.

— Je dois étudier, déclarait chaque fois le malheureux du haut de sa fenêtre.

— Ça va, ça va, lui répondaient de l'esplanade Mesciardi ou Quagliola ou Picinelli. Mais en attendant, descendez un peu, que diable, donnez-vous le temps de respirer. Tenez ; nous avons besoin de vous : un doute à dissiper.

Ils feignaient de croire à l'énorme tranche de préparation qu'il disait avoir abattue ce jour-là et ils l'encourageaient.

— Bravo Maître. Nous voici déjà au port. Maintenant, reposez-vous un tantinet.

Pompeo Lagumina leur était très reconnaissant de ce soulage-



ment momentané, de ces bonnes paroles : son cœur se gonflait de tendresse, jusqu'à des larmes qui jaillissaient derrière les lorgnons. Il les aurait couverts de baisers. A l'inverse il s'irritait contre eux et en arrivait à les haïr quand ils l'oubliaient et le laissaient seul dans sa cellule sans le déranger. Il se mettait alors à la fenêtre sans y être appelé, pour se montrer. C'était irrésistible : il tendait l'oreille pour surprendre quelques mots de leurs conversations et bougonnait :

— Ils pourraient parler plus bas... Quelles brutes ! Des égoïstes ! Ils s'amusent... Ce n'est que justice, pendant les vacances... Mais ils pourraient aller bavarder plus au large. Pourquoi juste ici où ils savent qu'il y a un pauvre homme condamné à étudier ?

C'est ainsi qu'on arriva au troisième dimanche du mois durant lequel fut inauguré au sommet de la montagne le jeu des Grâces avec cerceaux et baguettes apportés par ce démon tentateur de chevalier Ardelli comme innocent passe-temps pour ces pauvres moines de *l'Ermitage*.

Aucune des jeunes personnes montées là-haut ce jour-là ne se montrait experte à ce jeu et Mme Ardelli elle-même ne réussissait pas à leur enseigner la manière de lancer l'anneau avec les deux baguettes et de le rattraper au vol. Sans cesse distrait par les éclats de rire de ces demoiselles, Pompeo Lagumina, furibond, était apparu plusieurs fois à la fenêtre. Même en ce jour férié, il n'avait pas voulu se donner congé.

— On va voir qui l'emportera ! s'était-il répété plusieurs fois au cours de la matinée.

Mais il y avait trop de tapage là en bas. Et plus d'une fois, à sa fenêtre, participant involontairement du regard à ce nouvel amusement, il s'était senti des démangeaisons dans les mains, car, bien que myope, il était très fort à ce jeu. Finalement il ne put se retenir une fois de crier aux jeunes filles :

— Pas comme ça ! Pas comme ça ! Excusez-moi.

Elles se retournèrent toutes vers la fenêtre et Mme Ardelli le pria instamment, le supplia de descendre pour leur servir d'instructeur.

— Juste cinq minutes... Je vous en prie! avertit d'avance Lagumina.

Tout suant, il enseignait depuis près d'une heure — eh! hop là! hop là! — comment on lançait l'anneau des Grâces sous les vivats et les applaudissements de cette joyeuse bande de demoiselles quand...

Ce fut exactement comme la foudre au milieu d'un ciel serein.

Pompeo Lagumina demeura pétrifié, les deux baguettes levées et le cerceau qui était en l'air vint lui enserrer le front comme une couronne. Tout le monde éclata de rire, et lui non plus ne put se retenir de rire, cherchant à se dominer et accourant au-devant de Sandrina et de sa mère qui sans mot dire l'observaient à travers leur face-à-main là, sur l'esplanade.

— Quelle bonne surprise!

— menteur!

— Filou!

— Comment... Mais non! Pourquoi?

— Guignol!

— Bouffon!

— Ma petite Sandrina... Mais écoutez-moi.

— Allez-vous-en!

— Honte à vous!

Elles ne voulurent pas le laisser parler ni écouter ses excuses à peine ouvrait-il la bouche qu'elles lui explosaient au nez, l'insultant à tour de rôle. Puis elles lui tournèrent le dos et redescendirent de la montagne sans se reposer ne fût-ce qu'un instant, sans accepter de boire la moindre gorgée d'eau.

Pompeo Lagumina courut s'enfermer dans sa cellule et se jeta sur son lit où il resta longtemps en proie à une sombre stupéfaction qui finit, à un moment donné, par lui inspirer de l'effroi. Au sein de ce vide horrible, de cette terrible absence de conscience, une idée farouche lui était venue contre laquelle, humilié, perdu, il luttait avec peine. Il pensa qu'il ne possédait pas d'arme. Il se souvint de l'histoire que M. Lanzi avait racontée quelques jours auparavant : celle du suicide d'un pauvre carabinier qui l'année dernière était venu se jeter du haut

d'un rocher, du côté de l'ouest. Une mort épouvantable!

Mais, finalement secouru par les rires des demoiselles sur l'esplanade, il put se soustraire à la fascination de cette effrayante idée. Il se leva de son lit et décida d'écrire une longue lettre pleine d'explications à Sandrina, se proposant de ne reprendre la méditation sur l'issue violente qui le hantait qu'après avoir reçu la réponse de sa fiancée.

Naturellement qu'en ces jours d'effroyable attente, il lui fut impossible d'étudier. Qui l'aurait pu en un tel état d'esprit?

Poursuivi par l'angoisse, funèbre, il descendait pour les repas et ne s'apercevait pas qu'il mangeait, puis il remontait s'étendre sur son lit, ne trouvant un peu de repos que dans le sommeil.

Au bout de deux jours, la réponse arriva : elle n'était pas de Sandrina. C'était la mère qui écrivait et lui disait que l'indécent spectacle de l'autre jour avait suffi pour que sa fille retrouve la raison et lui apporte finalement la consolation de reconnaître la sagesse de son ancien conseil : elle acceptait la main du cousin Mimmino Orrei qui ne méritait pas d'avoir été repoussé. Toute relation entre lui, Lagumina, et Sandrina était rompue à jamais.

Pompeo Lagumina se rua sur l'esplanade avec cette lettre à la main. Son esprit était comme ivre de dépit, mais son corps gigantesque triomphait à retrouver ainsi la liberté, comme si un poids lui eût été ôté de dessus la poitrine.

— Vive la joie, messieurs! cria-t-il à ses amis les fainéants. Je n'ai plus à passer d'examen; je peux donc assumer la charge de père prier. Holà, garçon! Qu'allons-nous offrir aujourd'hui à cette bande de sacrés bons vivants?

*Chaque mercredi à foison  
Lièvres et paons, faisans, perdreaux  
Chapons rôtis, potée de veau,  
Mets délicats à profusion...*